

AS PHY XIE

LAURA
TROMPETTE

roman



Pygmalion 

Asphyxie

ROMANS DE LAURA TROMPETTE

Ladies' Taste, Hugo Roman, 2015

Ladies' Secret, Hugo Roman, 2015

Si on nous l'avait dit, JC Lattès, coll. « &moi », 2016

C'est toi le chat, Pygmalion, 2017

Hello, Pygmalion, 2018

Laura Trompette

Asphyxie

roman

Pygmalion 

Pour plus d'informations sur nos parutions,
suivez-nous sur Facebook, Instagram et Twitter.

<https://www.editions-pygmalion.fr/>

Retrouvez l'actualité de l'auteur sur
<https://www.facebook.com/lauratrompettebooks/>

© 2018, Pygmalion, département de Flammarion.

ISBN : 978-2-7564-2177-3

« Compas. On voit juste
quand on l'a dans l'œil. »

Gustave Flaubert

« L'influence d'une mère dans la vie
de ses enfants est incommensurable. »

James E. Faust

*À toutes ces petites virgules qui ont,
à tort, remplacé les points.*

À ma sœur.

SEPTEMBRE

Charlotte

Le carrelage est laiteux, l'éclairage cru et désagréable, les meubles impersonnels et le parfum d'ambiance nettoie même les narines. Nous sommes trois vivants, agglutinés comme des rapaces autour d'un cadavre. Des rapaces sans autre appétit que celui de tout savoir.

— Vous voyez là, cette trace antérieure ? Plus légère ? nous demande l'homme engoncé dans sa blouse.

— Oui.

— Eh bien ça, plus la discordance des lividités cadavériques, sa face congestionnée et les pétéchiés moins nombreuses qu'en cas de mort par pendaison, ça confirme la mise en scène. Elle a été asphyxiée et pendue *post mortem*.

Le légiste est formel. Il ne nous regarde pas quand il parle. Il s'agite autour de ce corps qui ne se mouva plus. Il épiluche, sonde et conclut.

Je sens mes jambes fourmiller sous le poids d'une gêne particulière. Mon plexus solaire se compresse

à mesure que les minutes s'égrènent dans cette salle qui sent le détergent. Celui qui camoufle l'odeur de la mort. J'ai terriblement froid, ici. Je manque d'air mais je contiens mes émotions et leurs traductions corporelles. Je suis capitaine. Je suis flic. Je suis forte. Et je ne suis pas seule.

Je relève les yeux des pieds aux jambes, des jambes aux cuisses, des cuisses au ventre, du ventre aux seins, des seins à ce cou mutilé. J'arrive au visage.

Et là, en un flash : ma mère. Morte, sur une table d'autopsie de l'institut médico-légal.

Je me réveille dans un sursaut et prends une respiration comme si je remontais à la surface. Cette affaire n'en finit pas de me hanter.

Hugo dort profondément à côté de moi. Il n'est que 4 heures du matin. Trop tôt pour chercher des explications, trop tôt pour me lever. Je reprends mes esprits et les images se floutent. Demain, il n'en restera rien. Je ne me souviens de mes rêves que sur l'instant. Ensuite, ils disparaissent dans l'abîme de mon inconscient.

J'attrape la bouteille d'eau sur la table de nuit, me concentre sur cette désaltération salvatrice et repose la tête sur l'oreiller. Je cherche ma position et souris en la trouvant. Je n'ai plus qu'à détourner mon attention de ce cauchemar, pour glisser dans un sommeil plus réparateur.

Je pense à Hugo et moi.

*

Dans trois jours, nous aurons sept ans. Et, entre deux suppositions sur le nombre d'heures ou de minutes que cela représente, je réfléchis à ce nous. Tantôt rouge, tantôt gris, tantôt bleu. Rarement noir ou blanc.

Le jet chaud qui me percute la peau et me console de mon lit me donne envie de m'asseoir dans la baignoire pour faire un point. Un point sur nous, sous l'eau. Nous, le couple que nos amis appellent « idéal » sans avoir la moindre idée de son essence réelle. Ils ne voient tous que les branches fleuries en été mais ne connaissent pas ce qui coule dans le tronc, de la cime au pivot.

Qu'est-ce qui me prend de faire des métaphores pour moi-même dès le matin ? Suis-je obligée de tirer sur mes pensées à cette heure-ci ?

Déformation professionnelle.

Nos amis ne perçoivent que ce qui dépasse. Hugo et moi sommes plus complexes qu'il n'y paraît. Comme les enquêtes au bureau et comme tout le monde, finalement. Le simple, le limpide, le lisse, c'est bon pour les films à l'eau de rose et les romans de midinettes.

Les voyages, l'appartement bien décoré, les restaurants chics, les années au compteur, le sourire généreux sur les photos et le perroquet haut en couleur ne font pas tout. Il y a aussi les assiettes qui

volent occasionnellement, les silences, les doutes, les rêves, les habitudes – délicieuses ou pesantes – et les névroses de l'un qui atteignent l'autre par ricochet. Les fêlures d'hier qui créent des interstices, invisibles à l'œil nu mais démesurément profonds.

Et puis, il y a cet amour puissant, cet attachement indéfectible, qui résiste à toutes les tempêtes.

Contrairement à ce que nos proches pensent, nous ne nous sommes pas rencontrés dans un bar populaire du V^e arrondissement, par le plus grand des hasards. Non, Hugo ne m'a pas abordée parce que j'étais seule à ma table et lui à la sienne. C'est l'histoire qu'il a voulu raconter, lui qui tient à ce que la façade brille un peu plus que celle des voisins. Il ne se sentait pas d'avouer que, comme bien des gens, nous nous sommes tout simplement croisés sur une application de rencontres, parce qu'on avait choisi de tester cette option-là à ce moment de nos vies.

Et que l'on s'est reconnus. Aux premiers rires, aux premières sensations.

Ça n'aurait pas rendu notre amour moins louable ou moins beau. Ça ne ternirait pas sa longévité de l'admettre aujourd'hui. Ça nous donnerait presque un aspect fun et moderne. Pourtant, Hugo a décidé que ce n'était pas une version de nous assez digne. Il me semble plutôt que cette dissimulation, comme d'autres, a tendance à nous étouffer inutilement. Elles nous compressent, sous le poids d'une perfection factice qui nous oblige à préserver une

image, brandir une barre bien haute, mais ne nous autorise pas à respirer, fort et mal, même lorsque c'est nécessaire.

Moi, j'accepte ce « nous » sous toutes ses formes. Robuste ou vacillant, joli ou laid, triste ou joyeux, présentable ou foutrement imprésentable.

On entend souvent que sept ans, c'est un cap épineux. Qui a d'ailleurs décidé que la troisième et la septième année seraient les plus cruciales dans une vie à deux ? Les statistiques ? Ce sont donc elles qui me conduisent à me triturer la cervelle ? Elles qui insufflent une dose de stress sous les toits en passe de franchir cette fameuse étape ?

Oui, nous sommes plus fragiles que les apparences ne le disent. Nous avons chacun un passé qui chante encore trop fort ses entailles et des professions chronophages. La mienne étant, de surcroît, éprouvante, pour lui comme pour moi. Surtout depuis les attentats et l'affaire des pendues.

Alors, à l'approche de cet anniversaire, des croix que l'on est censé cocher, je me laisse gagner par l'angoisse de nous perdre.

— Chérie, tu as bientôt fini ?

— Oui, oui, dans cinq minutes.

Nous sommes en vie et nous avons encore tant de choses à accomplir ensemble.

Je frotte le miroir embué et ouvre la pièce, d'où s'échappe la vapeur d'eau accumulée. Hugo apparaît

dans l'opacité. Et me colle un bisou dans le cou avant de rentrer prendre sa douche.

En regardant son corps sous la mousse du savon, je me dis qu'il y a une part de lui que je ne saisis pas plus qu'au début. Celle dans laquelle il se mure pour se couper des autres et débrancher la prise contact quand il a besoin de calme. C'est sûrement la différence entre son travail et le mien. Dans la police judiciaire, pour résoudre une enquête, la réflexion vient de l'échange. En tant que docteur en droit et professeur des universités, il puise son inspiration dans des tête-à-tête avec ses livres, ses arrêts, ses pages blanches, ses raisonnements, ses observations et ses recherches. Et, au fond de moi, je sais que cette parcelle mystérieuse de son être me fascine depuis le départ. J'aime me dire que j'ai encore à apprendre sur lui. J'aime être surprise par certaines de ses réactions. J'aime qu'il ne me ressemble pas.

— Tu veux que je te sèche les cheveux, crevette ?

— Hum, ne me tente pas, chéri ! Tu as le temps, vraiment ?

— Oui ! Donne-moi ça, me lance mon homme dans un sourire satisfait.

Il sait que j'adore qu'il s'occupe de ma tignasse, surtout depuis que je lui ai appris à faire les bons gestes, de façon à la lui confier sans crainte.

Nos regards complices se croisent dans le miroir de la salle de bains avant que je ferme les yeux pour

m'abandonner à la chaleur et à ses mains douces. Il y a des habitudes dont la répétition reste délicieuse.

Presque prête, j'en profite pour m'approcher du perchoir et verser quelques graines au soleil de la maison.

— À quelle heure ils viennent déjà, Carmen et Noah ?

— 20 heures. J'espère que je ne serai pas à la bourre. On est en interrogatoire aujourd'hui. Tu pourras passer prendre le vin ?

— Oui, OK.

— Merci, mon lion. Le dessert te récompensera pour ta bonté !

— Tu as préparé quoi ?

— Des tiramisus.

— Mais je ne les ai pas vus !

— Normal, je les ai faits pendant que tu étais avec Loïc hier soir et je les ai planqués pour pas que tu me les manges avant le dîner !

— Hum, petite maligne.

— Tu es un ventre !

— Pas du tout...

— Tu es un ventre, tu es un ventre ! jase notre animal de compagnie.

Norbert saisit souvent les meilleures punchlines.

— Ta gueule, Norbert. Tu t'es vu ?

— Tu es un ventre, tu es un ventreee.

— Chérie, un jour, je tuerai ce perroquet. Tu le sais ?

La relation entre Norbert et Hugo a toujours été houleuse. Je rêvais d'une colocation avec des plumes bavardes depuis mon enfance. Hugo rêvait d'un gros chien obéissant. J'ai fini par gagner le combat après quatre ans de vie commune. Bien sûr, Hugo n'est pas homme à me laisser l'emporter sans mettre un brin de piment dans l'histoire. Donc, le perroquet a pris ses quartiers chez nous mais il s'est appelé Norbert. « Un prénom juste assez ridicule pour qu'il se souvienne qui est le maître à bord. »

— Norbert, dis donc à ton père qu'il est beau.

— Ce n'est pas mon fils, peste Hugo. Arrête de prendre ce piaf pour un gosse. Tu lui donnes beaucoup trop d'importance.

— Mon père est... gros, mon père est groos.

Hugo fait semblant de grincer des dents. Je ris. Norbert a beaucoup d'humour pour un oiseau.

Après les trois minutes réglementaires de cinéma, mon homme finit, comme toujours, par céder à nos âneries. On s'amuse quand même bien tous les trois.

*

Je dévale les escaliers de notre immeuble à toute vitesse et manque de glisser. Je fais décidément trop confiance à ces vieilles marches. Une bâtisse du XVII^e siècle est aussi pleine de charme que de pièges, et il convient de ne pas l'oublier.

Je récupère Guépard – oui, j’ai donné un nom à mon deux-roues – un peu plus loin dans la rue, sur notre belle île de la Cité. En enfilant mon casque, je prends le temps de regarder le reflet du soleil sur les pavés humides. L’automne a pris ses droits avant l’heure mais l’astre du jour ne cède pas encore à tous ses caprices. J’aime tellement cet endroit. Ce chez-nous. Cette île dans la ville. Ce nid dans Paris. Il m’évoque les espoirs et les projets que nous avons en investissant le quartier et l’appartement. Trois pièces, avec un bureau réservé à Hugo, que l’on imaginait transformer, plus tard, en chambre d’enfant.

Ce jour n’est pas encore arrivé et je ne saurais définir le responsable. Ma carrière ? La sienne ? Son absence de demande en mariage parce qu’il y voit une forme d’aliénation et de tradition désuète ? Ma vie d’éternelle intrépide à la Crim’ ? Notre routine que l’on ne bouscule pas vraiment ? Notre rythme sexuel relativement saccadé ? Notre budget vacances qui grève par anticipation le budget bébé ? Un peu de tout cela à la fois ?

Je réalise soudain que dans quelques minutes je serai au bureau avec mes collègues et mon enquête en cours. Je refuse de me laisser moi-même noircir une journée qui a commencé avec des rires, avec les mains de mon homme dans mes cheveux, et les pitreries de Norbert. Hugo est l’être qui m’a rendue la plus heureuse à ce jour. Il est attentionné, prévenant, doté d’un humour acide et divertissant, très cultivé, captivant, enfantin à ses heures perdues.

Ses larges épaules savent maintenir un bateau qui risque de couler, son esprit vif prévient des conversations ennuyeuses et son imagination n'a aucune limite.

Il y a un constat qui nous résume bien, finalement. Il adore les orchidées, alors que je les trouve prétentieuses et que je préfère de loin les cactus. Et nous sommes tous, un peu cactus, un peu orchidée. On n'est pas obligé de camoufler le cactus, parce qu'il fait aussi partie de notre richesse, même s'il ne nous aligne pas avec tous les codes dictés par la société.

Ça suffit, je chasse la grisaille. Dans trois jours, nous aurons sept ans et ce palier, qui vient avec son lot de bilan et de pronostics, nous réserve bien des surprises, j'en suis certaine. Qu'importe si elles sont corrélées – ou non – à ce que les autres nous prédisent. Haut les cœurs !

*

En arrivant aux Batignolles, je soupire. Le quai des Orfèvres me manque, comme à nous tous. Ces nouveaux locaux du Bastion n'ont gardé que le 36. Nous sommes passés du centre au nord-ouest de la capitale, d'une taille humaine à une taille démesurée. Si le regroupement des brigades centrales semble être une idée pertinente, il faudra un moment pour que cet espace ait une âme ; de celle que les hommes donnent aux pierres.

C'est un véritable chantier à l'extérieur, et une vaste surface moderne mais froide à l'intérieur. Une forteresse du XXI^e siècle, ultra-sécurisée, à l'ambiance hospitalière peu familière. Terminé le boulot à cinq minutes de chez moi, l'escalier en bois et en colimaçon classé monument historique, les bureaux vétustes de ces vieux étages empreints de tant de souvenirs, sous les toits et les velux qui transformaient les heures de travail en séance de sauna à la période estivale.

Je m'engouffre dans le parking souterrain et me dirige vers l'emplacement de mon groupe d'enquête, appartenant au service de la Crim'. Chacun a sa place, et il ne faut pas déconner avec ça. Environ mille sept cents fonctionnaires, ça fait du monde. Et les guerres interservices ne sont pas de simples rumeurs : une erreur de stationnement pourrait déclencher une querelle idiote qui donnerait l'occasion aux commissaires de faire un concours d'attributs. Oui, oui, ces attributs-là, qui ont bon dos.

Pour ceux qui viennent en transport en commun, la sécurité renforcée n'offre qu'une seule entrée pour le staff, sur le côté, avec une seule borne pour badger à l'aide de nos cartes de réquisition, donnant accès à certains étages et certaines pièces selon nos affectations. Donc, évidemment, tous les jours c'est le même topo : il y a la queue pour rentrer et il faut prévoir ce temps d'attente en plus du temps de trajet démultiplié.

Pour ceux qui, comme moi, sont en deux ou quatre roues, c'est devant les ascenseurs bondés qu'il faut poireauter. On en est déjà au stade où l'on espère l'apparition magique d'une machine à café à cet endroit. Une tannée.

— Charlie ?

Je reconnais, d'un bloc, la voix et la malice de notre procédurière¹.

— Excusez-moi, pardon...

Ivy se fraie un chemin jusqu'à moi pour me saluer et, par la même occasion, éviter une partie de la file.

— Salut Rocky.

Sous ses airs de blonde séduisante, mon lieutenant préféré est un as de la boxe, ce qui lui vaut ce surnom depuis longtemps.

— Ça va, capitaine ? T'as une mine renfrognée.

— Tout va très bien, t'inquiète. Et toi, prête pour la mêlée ?

— Grave !

Je laisse, autant que possible, mes préoccupations personnelles aux portes de ma vie professionnelle et vice versa. Un cloisonnement nécessaire. Mon cerveau qui passe le plus clair de ses journées et de ses nuits en ébullition a besoin d'ordre dans le foisonnement de pensées.

1. Élément essentiel du groupe d'enquête, le procédurier veille à la précision et à la cohérence de tous les écrits qui constitueront la procédure pénale.

— On se fait les escaliers? C'est long, là! me suggère Ivy, toujours très en forme dès le matin

— Allez, vendu. Ça nous rappellera le 36. Enfin, l'autre 36...

On grimpe jusqu'au cinquième étage et on se sert un jus bien serré avant de partir en déposition. Les gardes à vue ont commencé hier matin et les trois auteurs présumés des faits sont coriaces. Voilà un mois et demi que l'on bosse sur cette affaire d'incendies criminels qui ont visé des domiciles bien ciblés. Une histoire de règlement de compte, évidemment. Après des semaines d'enquête, de convocations, de surveillance avec l'aide de notre brigade frangine – la BRI¹ –, de découvertes macabres, de corps carbonisés et de famille décimées, on est enfin passé aux perquisitions et aux interpellations.

Trois anciens salariés d'une grosse boîte avaient visiblement décidé d'anéantir les responsables véreux de l'effondrement de la société en question et de leur situation financière. Même si j'en vois des vertes et des pas mûres depuis des années, je m'étonne encore de la folie de l'Homme. Répondre à des trafics financiers, certes de grande envergure, en jouant avec le feu? Alors qu'ils n'étaient que d'ordinaires costards-cravates au train-train huilé?

Il faut de tout pour faire un monde.

1. Brigade de Recherche et d'Intervention.

— Charlie, tu prends allumette numéro 1, Ivy numéro 2 et Matthieu numéro 3, nous lance Xavier Dedieu.

On acquiesce.

Xavier est commandant et c'est notre chef de groupe. Le groupe Dedieu. Je suis son adjointe, Ivy est lieutenant procédurière et Matthieu, son adjoint, brigadier-chef. Nous bossons aussi avec notre pugnace Ahmed, un gardien de la paix, qui a également la qualité d'officier de police judiciaire. Et avec trois autres brigadiers, nos *ripeurs*, c'est-à-dire les derniers arrivés dans le groupe, qui est d'ailleurs le plus fourni de la brigade. Il y a Zoé – une geekette presque aussi maligne que Michael Scofield et Penelope Garcia réunis –, Youri – notre pilule d'humour –, grand maître de l'improvisation, et Étienne – spécialiste de la sardine qui a bouché le port de Marseille. Son accent à coucher dehors impose un peu de sud dans le nord.

Chacun se dirige vers son allumette pendant que Xavier briefe le reste de l'équipe sur les priorités du jour.

On donne toujours un nom aux affaires : parfois sobrement celui de la victime, ou de la première victime le cas échéant, mais plus régulièrement un surnom. On fait souvent de même avec les suspects. Ça nous permet de communiquer entre nous sans risquer les fuites, notamment de patronymes. Les oreilles des autres services, des civils et de la presse

ne traînent jamais suffisamment loin, surtout à la PJ de Paris.

Je tire le rideau blanc sur le tableau des photos de l'affaire des pendues, parce que je refuse d'y penser aujourd'hui, et attrape le nécessaire pour l'heure à venir.

Je suis prête. Je prends mon air de mauvais flic, ajuste mon tailleur-pantalon et m'engage dans une salle d'interrogatoire, avec allumette numéro 1. Je sens qu'il sera le plus long à se mettre à table, c'est le seul qui ne lâche rien. Le cerveau de l'histoire. Voilà pourquoi Xavier me l'a fichu dans les pattes. Je suis, de loin, la plus têtue. Et la plus sournoise, quand il le faut.

Hugo

— Monsieur Decroix ?

— Monsieur le professeur Decroix, réponds-je sans lever les yeux avant d'ajouter : oui, mademoiselle... ?

— Mademoiselle Piat. Je suis désolée, mais je n'ai pas été assez réactive... Pourriez-vous me dicter à nouveau les données de connexion qui ont été autorisées à la conservation par le législateur dans le cadre du développement de la menace terroriste *via* Internet ?

— Vous n'avez pas suivi ?

— Je n'ai pas eu le temps de tout noter.

— Et vous ne pouvez pas repêcher le passage chez quelqu'un ?

Oui, je suis sec. Mais si je commence à pallier les défaillances de rapidité de chaque étudiant, je n'en finirai pas. Il en va de même pour ces étudiantes qui s'imaginent que je vais être réceptif à leurs battements de cils. Si ça m'amuse parfois, lorsque je

suis d'humeur, ça ne me rend pas plus perméable à d'éventuelles requêtes inopportunes.

— Si, mais comme vous étiez encore dans l'amphi, j'ai pensé que...

— Très bien, exceptionnellement. Mais il faudra apprendre à noter plus vite ou trouver un binôme en cas de problème. C'est plus approprié, vous comprenez ?

Elle baisse les paupières. La patience n'est pas mon fort dans le travail. J'aime la fulgurance, les esprits complexes et vifs, les vrais mordus de droit et les génies en devenir. Je lui répète, malgré tout, la partie qui lui manque, en espérant que ça ne se reproduise pas.

— Parfait, merci monsieur... le professeur. Bonne fin de journée.

— Je vous en prie. Bon courage.

Je la regarde s'éloigner avec son air mal assuré et elle me fait presque de la peine. Pas sûr qu'elle aille jusqu'au doctorat celle-ci. En Master 1, elle devrait déjà avoir gagné bien plus d'aplomb et de vélocité.

Qu'importe. Je remballe et je file. J'ai plutôt hâte de quitter la fac de Sceaux aujourd'hui parce que j'ai à penser. Dans trois jours, ce sera notre septième anniversaire de rencontre avec Charlotte, et je n'ai pas fini de préparer mes surprises. Celles qui viendront lui prouver à quel point je tiens à elle et qui compenseront son attente déçue. Je sais qu'elle aimerait une bague de fiançailles, bien qu'elle n'y fasse, volontairement, plus allusion ces

dernières semaines, à l'approche de la date clef. Pour ne pas être trop insistante, pour me laisser de la latitude. Pourtant, malgré mon amour pour elle, je ne peux pas lui offrir ça. Donner à l'autre ce qui est contre nature sous prétexte qu'il en serait heureux revient à se travestir. Et même si c'est un art que je maîtrise dans bien des domaines, sur ce point précis, c'est au-dessus de mes forces. Le mariage est une prison. C'est aussi le tombeau des sentiments. Il contraint, il enferme, il enchaîne. Or, pour s'aimer longtemps, il faut se croire libre. Libre de tout envoyer valser. Et il faut savoir que l'autre peut en faire autant, en un claquement de doigts, sans procédure. Ça lui donne encore plus de valeur. Les acquis, même illusoire, sont l'ennemi de l'âme et de l'amour. Ils embrouillent, rendent sauvage et insufflent une envie d'espace, sans carcan, sans effort, sans obligations. Et puis ce satané mariage n'a plus de sens au XXI^e siècle. Cette tradition est périmée. J'aimerais tellement que Charlotte voie les choses de cette manière.

Je sais que le collier en or blanc orné d'un magnifique solitaire ne remplacera pas cette foutue menotte à l'annulaire gauche, mais il devrait faire son effet. Un diamant reste un diamant, quelle que soit la promesse qu'il renferme. Il illumine toujours la peau et les prunelles de la femme qui le reçoit. Ses copines en seront assurément jalouses.

Le hic, c'est que je n'ai pas trouvé l'écrin adéquat pour notre soirée. C'est toujours moi qui organise

l'événement, en choisissant le décor. Je pense que Charlotte a décidé, implicitement, que c'était le rôle de l'homme, et je me laisse faire parce qu'avoir les rênes ne me déplaît pas.

J'enfourche ma moto, direction l'appartement. J'ai quatre heures devant moi, avant notre dîner de ce soir avec Carmen et Noah. Ça devrait suffire pour prendre du vin, dénicher le fameux restaurant pour notre anniversaire et faire un peu de rangement. Charlie tient, comme moi, à ce que tout soit *clean* à la maison lorsqu'on reçoit, mais elle a tendance à éparpiller ses affaires. Elle s'y retrouve dans son bordel organisé alors que j'aime l'alignement, la netteté, les surfaces épurées, les choses à leur place.

C'est souvent source de discorde et d'envolées vocales. Je lui dis de se ramasser, elle m'explique qu'elle se sent mal dans un environnement austère et symétrique, je lui rétorque qu'elle exagère, elle finit par se rendre et moi par lâcher un peu de lest. On monte dans les tours, on défend nos bouts de gras, on temporise, et on termine par en rire dans les heures qui suivent.

En arrivant, je salue Norbert plus par habitude que par envie. Il me répond, comme un écho, avec ce ton caustique que je ne supporte plus. Je fais un effort simplement pour Charlie. Si c'était moi, il aurait rejoint un autre perchoir depuis bien longtemps, voire une forêt éloignée. Très, très éloignée. Avec tous ses emmerdeurs de congénères.

Je me pose dans mon bureau et ferme la porte. Quand j'aurai lancé un fond musical, au moins, je ne l'entendrai plus bavasser.

Trente minutes plus tard, j'ai jeté mon dévolu sur un deuxième cadeau. Un cadre végétal en chêne, avec une composition élaborée. Très esthétique, chaude, touffue, parfaite pour accompagner la pierre précieuse. Et je sais désormais que je l'emmènerai Au Bel Canto, ce restaurant, quai de l'Hôtel de Ville, où les serveurs sont des chanteurs d'opéra. Ambiance raffinée et romantisme garantis. Charlotte adore la musique classique et les voix qui transpercent. J'ai hâte de voir les fossettes se hisser sur ses joues et les étincelles crépiter dans ses yeux.

Nous ne sommes pas obligés de signer des foutus papiers pour nous redire que nous sommes toujours amoureux.

*

— Oui, papa, je sais.

— Tu pourrais faire un effort. C'est très long quatre mois. Et Barbizon, ce n'est pas le bout du monde, surtout en deux-roues.

— Bien sûr...

Je fais les cent pas sur le parquet fraîchement nettoyé.

— Tu dis ça, puis tu vas vaquer à tes occupations et...

— Mais non, pas du tout. Je vais venir bientôt, c'est promis. Enfin, on va venir, avec Charlotte.

— Ça nous ferait plaisir, à ta mère et moi.

Je tressaille mais je me contiens, comme depuis plus de vingt ans.

— Charlotte va bien ? Son travail ? Elle n'est pas trop éprouvée ?

— Elle gère, c'est une passionnée et une guerrière, tu la connais. Elle n'a pas choisi ce métier par hasard, elle l'a dans les veines.

— C'est bien, c'est bien. Tant qu'elle prend soin d'elle et de toi. Il faudra simplement qu'elle arrête un jour, quand vous voudrez un enfant...

— Papa, ce n'est pas à l'ordre du jour.

— Hum, vous n'êtes plus tout jeunes, ne vous laissez pas happer par la vie, après, on se retourne et c'est trop tard.

— Ne t'inquiète pas.

— Oh, ton vieux père s'inquiètera toujours pour toi. T'es mon gamin, même à trente-six ans.

Il me tire un sourire mais je fuis la corde sentimentale.

— Tu n'es pas vieux, arrête tes inepties !

— Il n'y a que toi pour utiliser « inepties » dans une conversation banale. C'est aussi grâce à ta mère et à ses livres tout ça. Elle t'a donné le goût des jolis mots.

— Sûrement. Je dois te laisser, papa, j'ai une consultation à préparer, pour une grosse entreprise.

C'est un dossier un peu épineux, il faut que je me concentre.

Je mens, j'ai bouclé cette consult' il y a dix jours.

— OK, mais pense à te ménager parfois. Enfin, je suis fier de toi, sache-le. Avoir obtenu l'agrégation en droit privé et sciences criminelles, ce n'était vraiment pas donné à tout le monde. Mais, en plus, avoir tous ces gens, ces cabinets, ces grandes boîtes qui te consultent pour influencer les juges ou les affaires, non vraiment, c'est une belle réussite, mon garçon.

— Merci, papa ! Tu m'as donné l'exemple.

— Tu parles... Tu ne veux pas parler à ta mère avant de raccrocher ? Elle est à côté de moi...

— Non, désolé, je n'ai pas le temps. Fais-lui une bise pour moi.

— D'accord. On t'embrasse. Et on compte sur vous pour nous donner une date bientôt ?

— Oui, j'en parle avec Charlie et je te rappelle. Bisous, papa.

Je prends une grande respiration et me rue sur mon ordinateur. Cette boule dans mon ventre réveille chaque fois une douleur plus ancienne. Plus violente. Plus terrible.

J'ai besoin d'expulser. De pianoter sur mon clavier et de rechercher des mots, des images, des idées à développer. Des cas à étudier. Pour mettre cette rage au service d'autre chose.

Il me reste quarante-cinq minutes avant l'arrivée de Charlotte.

*

La table est soigneusement dressée et le risotto est en deuxième phase de préparation. Quand je la regarde s'affairer, comme une femme de maison qui a retiré son attirail de capitaine de police, je la trouve encore plus belle. J'adore ses différentes facettes. Sa capacité à être d'une force mentale et physique incroyable, son autorité naturelle au travail, ses talents derrière les fourneaux, sa malice intellectuelle, ses emportements très féminins, ses moments d'égarement où elle cherche mon soutien, comme un enfant qui a besoin de repères. Elle est multiple et ça en fait un personnage riche, qui ne ressemble à personne.

Je me glisse derrière elle pour l'enlacer et lui déposer un baiser dans le cou.

— Ça sent bon, chérie.

— Merci ! Merci aussi pour le vin et le ménage.

— Boulot d'équipe.

— Exactement.

À 21 heures, nous nous regardons, pleins d'interrogations. Ce n'est pas le genre de Carmen et Noah d'être en retard sans prévenir. Noah est sur répondeur et Carmen ne décroche pas.

— Ça commence à m'inquiéter. Et s'ils avaient eu un problème ?

— Mais non, crevette, ne panique pas. Ils ont sûrement une bonne explication. En attendant, j'ai faim...

— Ventre!

— Tu es un ventreeee, grince le piaf en résonnance.

— Putain, Norbert, boucle-la! Chérie, arrête de lui donner les mots-clefs, c'est insupportable. Sinon, c'est LUI que je vais bouffer.

— Boufferrrr.

— Oui, bouffer TOI, idiot.

— T'es méchant.

Charlie s'approche de lui pour lui triturer la tête, comme si c'était un chien sensible aux caresses. Foutue bestiole.

— Bon, on fait quoi? On mange? Une heure de retard, ils ne viendront plus. Et on n'en saura sûrement pas plus avant demain.

— Non, attendons encore un peu s'il te plaît, chéri. Grignote des verrines ou des petits-fours, à la limite, mais ne touche pas au plat.

— Mouais. Et tes dépositions? Comment ça s'est passé?

— Pas trop mal. Les types m'ont cassé les... Enfin, m'ont fait tourner en bourrique.

— Chérie...

— Quoi, je me suis reprise? Tu sais bien que, quand ça m'énerve, je suis grossière. C'est une déformation professionnelle, on ne va pas en parler

encore pendant dix ans ? À la maison, je fais attention.

Je lève les yeux au ciel et lui fais signe de poursuivre son compte-rendu.

— Donc, je disais qu'ils ont été revêches, mais qu'on leur a fait cracher le morceau. Le mien est passé à table en dernier. On avait dégoté un truc sur sa femme, et sa fille risquait de finir en centre d'accueil. Ça l'a aidé à recouvrer la mémoire subitement.

— Vicieux mais efficace !

— Tu sais comment ça fonctionne : si on n'agite ni carotte ni bâton, les procédures s'encrassent et le parquet n'aime pas ce qui s'enlise. Donc, on abat les cartes nécessaires.

— Je sais. T'es remontée comme un coucou, toi.

— Non, non, ça va, c'est terminé. Je suis juste préoccupée, je me demande ce qu'ils fichent.

— Essaie de rappeler.

Ça sonne encore dans le vide.

Puis ça sonne à la porte.

Charlotte se dirige vers l'entrée et je reconnais la voix de Carmen. Sauf qu'elle est imprégnée de sanglots.

Elle me salue brièvement et se coince dans les bras de Charlie sur le canapé. Elle peine à articuler. Je comprends que Noah l'a trompée, qu'elle l'a découvert en fin de journée et qu'elle l'a confronté avant de le planter chez eux, de courir dans la rue et de décider de venir nous voir quand même, parce

qu'elle ne savait ni quoi faire ni où aller. Charlotte est choquée, elle brandit ses étendards, compatit, insulte Noah en chœur avec Carmen, peste, enrage, joue les éponges, ne comprend pas, et propose à son amie de rester ici le temps qu'il lui faudra.

Régulièrement, elles se tournent vers moi, cherchent une approbation que je feins pour éviter les ennuis. Leur réaction est excessive. Une tromperie, de surcroît avec sa secrétaire, ce n'est pas propre, pas digne, pas respectueux mais il n'y a pas mort d'homme. Au sens propre. C'est loin d'être la pire chose qu'on puisse infliger à quelqu'un. Bien sûr, je ne bénis pas les infidèles mais l'erreur est humaine : je relativise. Ça a toujours existé les écarts, sauf qu'à l'époque, il n'y avait aucune technologie pour espionner son partenaire. C'est le lot de nombreux couples qui ajoutent des années au compteur, malheureusement. Il paraît que quand on connaît l'autre dans les moindres détails, que l'on n'a plus rien à explorer, on se laisse un jour tenter par l'inconnu, dont on cherche souvent à être déçu d'ailleurs, et on revient au bercail, avec l'impression d'être toujours vivant, d'avoir fait le bon choix. Les gens qui s'en sont ouverts à moi voient cela comme une micro-respiration. Personnellement, je n'en ai jamais eu besoin, j'ai trouvé mon équilibre depuis Charlotte. Mais, bien que ce ne soit pas dans ma nature, j'arrive à le concevoir.

Charlie m'observe du coin de l'œil, comme pour me dire que je manque de réponses, comme pour chercher la faille. Je donne le change, sans vociférer.

Bien sûr, je ne suis pas indifférent à la peine de Carmen mais, parallèlement, j'ai envie d'appeler Noah pour avoir sa version. Il y a toujours deux versions d'une même histoire. Un point sur lequel Charlie et moi ne sommes absolument pas d'accord. Pour elle, quels que soient le sujet ou les circonstances, il y a les faits, indiscutables, et le reste n'est qu'interprétation.

Je passe la main derrière le dos de Carmen, en lui disant que ça va aller, que ce n'est pas forcément irrémédiable. Je sens bien qu'elle l'aime et que ce sont justement ses sentiments qui la mettent en rogne, à cause de la dichotomie entre la haine et l'amour, qui ne forment pourtant que les deux moitiés d'un même état. Un état qui oscille mais ne tranche pas.

« Je vous laisse entre filles... »

Je pose une bise tendre sur la joue de Carmen et botte en touche, en ayant l'air de m'effacer par respect. J'ai bien compris qu'elle allait passer la nuit ici et que manger ce risotto semblerait déplacé. Heureusement, j'ai des provisions de chips et autres cochonneries dans mon bureau.

*

Quand Charlotte me rejoint enfin dans la chambre, elle est électrique. J'ai appris que seule la douceur, bien administrée, peut lutter contre ses nerfs à vif. L'affronter est assez inutile – même si c'est un sport occasionnel –, la cajoler l'exaspère,

l'ignorer l'attriste. Non, il faut viser juste. C'est aussi ça être en couple. Savoir apaiser l'autre, savoir jongler avec son caractère. On est plutôt bons pour ça.

Je commence par demander si Carmen n'a besoin de rien, si je peux faire quelque chose. Elle dit qu'elle a pris des médicaments pour essayer de dormir, qu'on verra demain.

Après avoir tourné en rond quelques instants, entre la fenêtre et le chiffonnier, Charlie ôte ses vêtements pour les poser sur le valet de nuit. Elle se dénude devant moi sans langueur, sans érotisme volontaire, mais avec une forme de hargne qui m'interpelle.

Je me lève pour l'embrasser, la prendre dans mes bras. Elle ne se dégage pas. On s'allonge l'un contre l'autre et je caresse ses cheveux bruns puis son tatouage. Sobre, discret, sur son flanc, près des côtes. Trois petits triangles entremêlés.

« Tu as de la chance d'avoir cette marque commune avec tes sœurs, ce lien. Je n'ai même pas eu le temps d'y réfléchir, moi. »

Elle plante ses yeux bleus dans les miens, se blotit au creux de mon épaule et passe ses mains autour de mon torse.

On sait.